



## **Comment je n'ai jamais vu le roi de Prusse**

**par Charles Georgeot.**

Parce que j'ai beaucoup voyagé en Allemagne, tu t'imagines, mon cher ami, que j'ai dû voir quelquefois l'empereur Guillaume, et tu me demandes quelle impression m'a produite la vue de ce vieux souverain, hélas ! trop célèbre pour nous. Ma réponse va t'étonner sans doute : je ne connais Guillaume que par ses photographies, et je ne l'ai jamais aperçu lui-même. J'en ai eu cependant l'occasion à trois reprises que je veux te raconter.

### **I**

Il y a quelque vingt ans, comme tu t'en souviens, j'étais étudiant à Nancy et nous y commençons ensemble ces savantes études qui ont fait de toi un de nos plus jeunes et brillants professeurs de Faculté ; et de moi un avocat qui, selon toutes probabilités, serait excellent s'il avait des causes à plaider. Mais je ne sais pourquoi la veuve et l'orphelin sont toujours restés sourds à mes appels : c'est la maison de mon voisin qui les attire. Un piocheur, du reste, mon voisin, qui, je le reconnais, mérite bien tous ses succès.

Donc nous habitons à Nancy ; l'École, nouvellement créée, attirait déjà bon nombre de jeunes gens plus ou moins studieux, qui apportaient, dans les rues de cette ville assez morne, un peu d'animation et de gaieté. Les fournisseurs, enchantés, nous faisaient fête : quel beau temps pour Messire Crédit qui, dit-on, est mort aujourd'hui ! A cette époque, véritable âge d'or, restaurateurs et cafetiers nous laissaient vider leur cave et leur garde-manger sans même essayer, pour l'instant, de vider notre porte-monnaie. On inscrivait toutes les dépenses sur un gros livre de comptes qui, si les registres ont une âme, a dû, depuis, éprouver bien des remords. C'était un vrai pays de Cocagne où, malgré tes remontrances, cher Mentor, je me gaudissais, sans vergogne, dans de continuelles noces de Gamache. Les jolies Lorraines elles-mêmes voulaient bien, sans trop de façons, s'asseoir auprès de nous à ces agapes joyeuses, et je me rappelle encore certaines blondes dont les beaux yeux allumèrent, dans l'amadou de mon cœur, de terribles et flamboyants incendies... J'avoue, d'ailleurs, qu'en cette matière, j'étais absolument

éclectique, et que les blondes en question ne parvinrent jamais à me faire négliger les brunes, les châtaines, voire les rousses.

Nous étions ainsi quelques amis « *de haulte gresse et beuverie* » qui mettions en commun tout l'enthousiasme et le brio de notre jeunesse, ainsi que notre argent, quand nous en avons, nos amours (nous en avons sans cesse), et quelquefois notre esprit (*fecundi calices quem non fecere disertum ?*) Nous nous réunissions dans une chambre isolée d'une brasserie que nous avons pompeusement appelée notre Phalanstère. Ah ! si les murs pouvaient parler, ils en conteraient de curieuses révélations, sur la doctrine de Fourier ! Mais les murs, s'ils ont des oreilles, n'ont heureusement pas de langue.

Or, un jour que quelque grave événement était survenu dans notre cénacle (je crois qu'ils s'agissait d'un examen passé, car nous en passions, malgré tout), l'un de nous émit une idée qui nous sembla de suite éminemment lumineuse, et du premier coup rallia tous les suffrages. Il s'agissait de réunir toutes nos économies (quelle ironie, ce mot dans notre bouche !) et d'en former une cagnotte qui nous servirait à faire, tous ensemble, une rapide excursion à Baden-Baden. La motion fut immédiatement acceptée par acclamation ; et, comme nous nous trouvions au commencement du mois, nous réussîmes à rassembler un capital qui eût paru bien mince à M. de Rothschild, mais qui nous parut, à nous, parfaitement suffisant pour l'exécution de notre projet.

Le voyage fut gai, comme bien tu penses. Toi, tu venais de partir pour suivre les cours de doctorat à Paris ; notre doctorat, à nous profanes, était d'un autre genre ; tu confesseras néanmoins, malgré ton austérité, que nos professeurs étaient aussi attrayants que les tiens. Nous arrivâmes, en leur compagnie, dans cette station charmante qui, bâtie par les Romains, fut, pendant plus de six siècles, la résidence de ces vieux margraves que notre imagination ressuscitait, forts et doux dans leur armure de fer, au fond de ces châteaux grandioses dont nous visitâmes les ruines. Baden-Baden était alors le rendez-vous des puissants et des riches de toutes les nations ; son climat délicieux, son admirable site, l'aménagement somptueux de ses hôtels et de ses villas y attiraient des souverains et des princes, et l'aristocratie de tous les talents et de tous les pays. Nous passions à travers tout ce luxe, sceptiques et narquois comme on l'est quand on a l'avenir devant ses rêves, contents de déguster force flacons de vins du Rhin, sans rien demander davantage ; et nous regardions, sans envie, se croiser dans la comédie humaine les diplomates à l'œil voilé, les poètes au front chevelu mais peigné avec art, et, dans leurs splendides équipages, les duchesses altières vis-à-vis des actrices en rupture de boulevard. Nous étions plus heureux qu'eux tous...

Une préoccupation pourtant gâtait notre bonheur ; nous allions être forcés de retourner à Nancy, car notre fortune s'épuisait, et le vide de notre escarcelle commençait à entonner tristement le chant du Départ. Le dernier soir, l'ami René traduisit la pensée commune en s'écriant :

- Dire que le roi de Prusse est ici et que nous nous en irons sans l'apercevoir !

Et chacun, tâtant son gousset, n'y retrouva que le billet de *Retour*, délivré avec l'*Aller* par le chemin de fer.

Le lendemain, l'heure suprême allait sonner ; et nos ressources, hélas ! nous interdisaient de prolonger notre séjour. Nous jetâmes un coup d'œil d'adieu sur le paysage magnifique : ces montagnes ombreuses, ces adorables promenades ; - et nous nous dirigeâmes mélancoliquement vers la gare, où déjà fumait la locomotive qui devait nous emporter au loin. Tout à coup, un grand mouvement se fit sur la place, et nous entendîmes chuchoter autour de nous : « Le roi de Prusse va passer ». Nous eûmes un moment d'arrêt, mais le conducteur du train criait de sa voix stridente : « Messieurs les voyageurs, en voiture ! » Nos mains investigatrices opérèrent une perquisition désespérée dans nos poches désertes... et quand nous nous retrouvâmes en wagon, fendant l'espace avec fracas, la petite Jeanne et la grosse Antoinette pleuraient parce qu'elles n'avaient pas vu le roi de Prusse.

## II

Je vois encore d'ici ton étonnement, mon cher ami, lorsque, trois ou quatre ans plus tard, je t'appris brusquement par une lettre bien sentie et tout entière écrite de ma main, que j'étais sur le point de me marier. Tu me répondis d'abord que tu considérais ma plaisanterie comme étant d'assez mauvais goût, et que j'aurais pu choisir, pour te *monter une scie*, une *fumisterie* plus folâtre et surtout plus vraisemblable. Car, amant passionné de la science, tu ne soupçonnais pas que l'on pût avoir d'autre compagne sérieuse ; et, n'ayant aucune faute à réparer et à expier, tu ne comprenais pas que l'on prît femme pour la vie. Tu ne te rendis à l'évidence qu'en assistant à ma noce ; tu voulus bien accepter d'être mon garçon d'honneur, et tu daignas même me féliciter quand tu te fus aperçu que ta *Valentine* était charmante. Tu l'as épousée depuis, ce qui me venge de tes premiers dédains.

Presque en même temps que tu plongeais, à ton tour, dans le lac bleu de l'hymen, mon petit Julien naquit. C'est aujourd'hui un vaillant garçon, le premier de sa classe au lycée, et je compte bien le voir franchir bientôt, sans peur et sans reproche, ce fameux détroit du baccalauréat que des torpilleurs féroces, nommés Jules Ferry et Fallières, ont semé de mille embûches. Je l'élève dans l'amour du travail et l'horreur des dettes, tâchant d'être sévère comme un bon père de famille, ancien viveur, qui se respecte. Et, comme Julien ne me ressemblera guère, je nourris la douce pensée que, dans quelques années, tu lui donneras ta gentille Marguerite. C'est, du reste, à peu près convenu.

Tu sais que mon fils, qui fait maintenant notre orgueil et notre joie, faillit, en naissant, coûter la vie à sa mère. Ma pauvre Germaine devint, après lui avoir donné le jour, toute faible et languissante ; les médecins me conseillèrent de la conduire à Ems pour y commencer, sans retard, un traitement. Nous partîmes donc à Ems en juillet 1870.

L'air vivifiant de ces hauteurs rocheuses couvertes de bois et de vignes, ces eaux thermales, qui sont en réalité très efficaces, amenèrent assez rapidement, dans l'état de ma bien-aimée Germaine, une amélioration sensible. Nos inquiétudes se dissipaient peu à peu, et le bonheur rentrait à notre foyer, lorsqu'une catastrophe nouvelle fondit sur nous. Julien, notre petit Julien, tomba malade, et le médecin nous déclara qu'il avait la fièvre typhoïde.

Ce n'est pas à toi, mon cher ami, que j'essaierai de dépeindre les terribles angoisses qui nous assiégèrent pendant ces jours affreux. Penchés anxieusement sur la couchette de notre enfant, nous observions les phases de la maladie, nous abandonnant alternativement à des espoirs et à des désespérances également prématurés. Nous ne quittions guère cette chambre où l'on n'entendait que la respiration entrecoupée de l'être qui nous était si cher, et que la mort allait peut-être nous enlever. Et comme nous déplorions amèrement notre impuissance devant ce coup fatal qui sans doute allait nous accabler !

Une après-midi, pourtant, je sortis : la tête en feu, j'entrai dans ce magnifique *kursaal* où les baigneurs se réunissent pour jouer, lire les journaux et converser des événements. Une vive animation y régnait : on racontait que, le matin même, le roi de Prusse, ayant rencontré l'ambassadeur de France sur la promenade, lui avait fait publiquement un grave affront. On commentait l'incident et l'on murmurait le mot de guerre. Je ne prêtai point grande attention à cette rumeur ; j'en parlai cependant en entrant, et ma femme, un peu chauvine en sa qualité d'Alsacienne, s'écria : « Je voudrais bien voir cet insolent monarque qui ose insulter le représentant de notre Patrie ! »

L'enfant passa une nuit horrible ; nous étions prévenus que la crise finale approchait et que de l'issue de cette crise dépendait le sort de notre enfant, le nôtre. Le matin, une profonde prostration survint ; à plusieurs reprises nous crûmes que nous n'avions plus de fils ; nous ne savions que faire, et nous attendions, tu devines dans quels sentiments, l'arrivée du médecin. Enfin, il arriva ; nous nous précipitâmes sur ses pas, en l'interrogeant fébrilement. Ah ! mon ami, je n'ai jamais traversé d'aussi épouvantables moments !

Le brave docteur s'était intéressé à nous, et il compatissait à notre peine. Il se courba, visiblement inquiet, sur le petit lit où gisait la moitié de nous-mêmes, dans un accablement qui ressemblait à l'éternel sommeil. Il examina longuement, comptant les pulsations du pouls, mesurant la température du corps ; et nous étions debout près de lui, haletants et muets, comprimant de nos deux mains les battements de notre cœur. Et je ne sais comment je ne devins pas fou de joie quand, d'une voix tremblante d'émotion, l'excellent homme nous annonça que l'enfant était sauvé, et qu'il répondait désormais de sa guérison. Ma femme, elle, sanglotait à genoux.

Et nous n'entendîmes pas, au même instant, passer sous nos fenêtres un cortège bruyant que l'on acclamait dans la rue...

C'était le roi de Prusse qui repartait à Berlin... Mais nous n'avons jamais regretté de ne pas l'avoir vu ce jour-là.

### III

La troisième fois que j'aurais pu voir Guillaume, ce fut, il y a trois ans, à Strasbourg. Il était maintenant empereur d'Allemagne, et il avait été sacré à Versailles ! Que de lamentables changements depuis 1870 ; que de désastres, que de sang et que de larmes ! La douleur des capitulations et des défaites, les désespoirs de mille héroïsmes impuissants : la France avait tout enduré, tout, jusqu'à la honte suprême de la trahison incarnée dans Bazaine ! Et nos chères provinces arrachées à la Mère-Patrie gémissent encore sous le joug du vainqueur, et dans les champs de la Lorraine et de l'Alsace, les tombes s'étendent à perte de vue, confondant dans un repos suprême ceux qui, naguère, se sont entre-égorgés !

J'avais traversé, en me rendant à Strasbourg, ces plaines de Wissembourg, de Frœschwiller, de Reichshoffen et de Wœrth, où les sépulcres s'élèvent au milieu des blés, montrant aux mères désolées les places où sont tombés leurs fils. Et, voyant se dresser au loin la flèche de la cathédrale tant aimée, mes paupières s'étaient gonflées à la poignante ressouvenance d'autrefois.

La gare immense où j'arrivai était tout ornée de trophées et de drapeaux à trois couleurs qui, hélas ! n'étaient plus les nôtres. Je serrai, dans une étreinte silencieuse, la main des amis qui étaient venus m'attendre et qui allaient assister le lendemain, dans leur propre ville, à l'entrée du conquérant maudit. Ah ! les Strasbourgeois fidèles ne l'oublieront pas, cette journée de printemps où l'empereur d'Allemagne vint visiter sa bonne cité de Strasbourg !

La veille, l'autorité allemande avait invité tous les habitants à pavoiser leurs demeures ; et beaucoup avaient obéi, car il y en a beaucoup, à Strasbourg, des fonctionnaires et des officiers allemands ! Mais les Alsaciens avaient fermé leurs croisées et leurs boutiques, et leurs maisons, hermétiquement closes, ressemblaient à des caveaux funéraires où était enterré le deuil de la France ! Et les jeunes filles qui vinrent en costume alsacien offrir des fleurs au souverain n'étaient pas des Alsaciennes ; elles avaient franchi le Rhin et arrivaient de l'autre rive : de la rive Badoise où la forêt noire déploie à l'horizon son grand rideau sombre.

La place de Broglie ressemblait à un camp ; les troupes, alignées en triples rangées, formaient une haie vivante hérissée de casques pointus et de baïonnettes. Les cavaliers, aux longues moustaches blondes, traînaient leur sabre sur le pavé, avec des allures de reîtres ; et de gros majors passaient, sanglés dans leurs tuniques et s'apprêtant à acclamer César ! La foule, contenue par les soldats, se pressait aux abords de la Promenade ; au bout, le théâtre, relevé de ses ruines, développait sa façade massive. Une sorte de silence régnait.

Nous nous étions réfugiés au café de Broglie, dont le propriétaire, un Français, n'avait pas craint de se compromettre aux yeux de l'administration

prussienne par la courageuse manifestation de son amour pour la France ! Son établissement était complètement fermé, et cette vaste maison, dont pas une baie n'était ouverte, apparaissait comme une protestation sur le passage du cortège. Nous étions là, assis dans une chambre obscure, comme figés dans une douloureuse attente. Tout à coup, une immense rumeur monta jusqu'à nous ; les canons de la citadelle et des ports éclatèrent en formidables salves ; les musiques entonnèrent l'hymne nationale de l'Allemagne. Un grand fracas de voitures et de chevaux roula sur la chaussée ; mon voisin, un vieux Strasbourgeois, se leva le poing serré...

Puis un nouveau calme se fit, et je n'entendis plus que les sanglots des Alsaciens qui, la tête dans les mains, pleuraient à chaudes larmes !

Paris, 27-28 octobre 1884.

Publié dans l'*Annuaire général des Vosges* 1885, par Léon Louis, p. 29-35.